

Les contes pour enfants sont-ils misogynes ?

Que disent des contes comme Peau d'Âne, Cendrillon et Le Petit Chaperon Rouge à nos enfants ? Entre domination masculine, inceste et violence, les contes de petites filles cachent parfois les réflexes misogynes les plus crasses.

Nous avons été nombreuses, enfants, à commander pour Noël une "robe de princesse". C'est-à-dire une robe forcément rose et à paillettes et à volants, comme celles des princesses des contes de fées que nous adorions. Nous avons désiré avoir une robe couleur de temps, couleur de lune ou couleur de soleil. C'est tout ce que nous avons retenu de *Peau d'Âne*, pressées de refouler l'essentiel trop violent de ce conte ultra-dark : l'inceste. Ce conte nous disait que, devenues jeunes adolescentes, les filles ne doivent pas être trop désirables, sinon leurs pères voudront les violer. Les jolies robes relevant d'un art du grooming opéré par nombre de prédateurs sexuels. D'ailleurs, c'est seule une peau d'âne qui protège la jeune fille des pulsions monstrueuses de son père, la rendant méconnaissable, repoussante. Afin de mieux nous mettre tous•tes en garde, Judith Godrèche a cité plusieurs fois *Le Petit Chaperon rouge*, conte qui prévient les petites filles des dangers du grand méchant loup, qui peut avancer masqué (revêtir l'apparence bienveillante de la grand-mère) pour mieux nous tuer. Les contes sont-ils tous des mises en garde à l'usage des enfants ?

Quand nous avons finalement reçu notre robe de princesse pour Noël, nous avons tournoyé sur nous-mêmes, dix, vingt, trente minutes, puis nous nous sommes assises sur notre lit sans plus savoir que faire. Car que fait une princesse de conte de fées ? Rien. Si les deux premiers contes cités nous parlent du désir sexuel des hommes pour des enfants, donc de viol, d'autres contes nous présentent des situations de femmes qui ne peuvent être aimables qu'en ayant les mêmes caractéristiques que les petites filles : vulnérables, sans défense, fétichisées, bref, passives. Dans *Cendrillon*, la jeune fille n'a rien à faire, sinon enfiler un soulier ; dans *Blanche-Neige* ou *La Belle au bois dormant*, elle dort, sommet de l'inaction, et c'est l'action d'un autre qui la réveille (le baiser du prince). Chacune est sauvée par un homme, riche, bien sûr.

Le cliché féminin

Les filles n'auraient donc rien d'autre à faire qu'être jolies, serviables, quasi mortes (*Blanche-Neige*), déjà dominées (*Cendrillon*). Surtout pas penser, ni prendre leur vie en main. On peut faire aux contes le procès de véhiculer l'image d'une femme prête à la soumission, dont seule la faiblesse est attirante et qui ne pourra être "sauvée" qu'en épousant un homme puissant. Et de transmettre un cliché féminin de leur temps - du XVIIe siècle pour Charles Perrault, dans *Le Petit Chaperon rouge*, *La Belle au bois dormant* et *Cendrillon* -, qui, encore promu auprès des enfants aujourd'hui, risque de conditionner les filles à la passivité et les garçons à ne désirer que des filles à dominer.

Car qu'est-ce que le désir de ces hommes mûrs pour des filles-enfants, sinon un pur désir de domination ? Dominer qui ne peut les contredire, les défier, les dépasser, qui ne peut être leur égale ; dominer qui ne serait, par l'âge, que leur "inférieure", comme l'est la domestique dont les Victoriens abusaient en toute impunité ou la bonne noire que les colons faisaient venir dans leur chambre. Il s'agit d'un désir colonisateur caché dans de pseudo-considérations esthétiques qui ont imposé le culte de la jeunesse comme seul critère de beauté, faisant ainsi violence – symbolique ou réelle – à des millions de femmes se pensant bonnes pour la casse après 35 ans, s'imposant chirurgie et famine pour ressembler à une beauté "mignonne" calquée sur des traits infantiles, se mettant en position de compétition farouche avec les autres femmes.

Mises en garde

Charles Perrault a écrit *Le Petit Chaperon rouge* dans le but très clair de prévenir les filles et les femmes des dangers qui les guettaient dans les forêts, de leur dire de se méfier des apparences, et des hommes. Mais que nous dit-il exactement avec *Cendrillon* ou *Blanche-Neige* ? Qu'il faut aussi se méfier de la jalousie de certaines femmes qui se sont laissé piéger par le souci tyrannique de devoir plaire aux hommes pour être

.../...

“sauvées”. La reine et son miroir dans *Blanche-Neige*, qui y vérifie chaque jour sa beauté et sa jeunesse dans un esprit de compétitivité abject, qui voudra “la peau” de sa belle-fille plus jeune ; les sœurs de Cendrillon, qui passent leur temps à se pavaner en robes et bijoux et ont besoin d’une esclave (qu’elle jalouse) pour accomplir les tâches ménagères qui risqueraient de leur casser un ongle.

Oui, les contes nous mettent en garde – contre les apparences et contre la domination, qui semblent aller de pair dans une danse mortifère. Il n’est donc pas grotesque de continuer à les lire aux enfants, garçons et filles. Rien n’empêche de leur parler, un jour aussi, des livres de Vanessa Springora et Neige Sinno, d’Ovidie et Mona Chollet. Et bien sûr de Christine Angot – car en littérature, le MeToo français a commencé depuis longtemps.

par Nelly Kapriéli
(Les Inrockuptibles – vendredi 1 mars 2024)

<https://www.lesinrocks.com>

Lire ou ne pas lire les contes traditionnels aux enfants ?

Blanche-neige, Hansel et Gretel, Le petit chaperon rouge ...
*Ces contes évoquent des situations dramatiques et véhiculent les stéréotypes
d’une autre époque. Même s’ils ont bercé l’enfance de nombreuses générations,
peut-on encore aujourd’hui les lire aux enfants ?*

Les contes rédigés par Charles Perrault au 17^e siècle ou par les frères Grimm au 19^e siècle avaient à l’origine une fonction éducative. Inspirés pour la plupart de la tradition orale européenne, ils présentaient aux enfants des modèles de comportements à adopter ou à éviter.

Depuis que ces contes ont été écrits, la société a changé tout comme la façon d’éduquer les enfants. Malgré tout, les parents peuvent encore les lire à leur enfant, même lorsque les récits comportent de la violence (*Le petit chaperon rouge*) ou des sujets difficiles tels que l’abandon (*Hansel et Gretel*, *Le petit poucet*), souligne François Bowen, professeur titulaire au Département de psychopédagogie et d’andragogie de l’Université de Montréal.

"Ce sont des thèmes qui peuvent amener l’enfant à découvrir certaines réalités, à intégrer les notions de bien et de mal, à développer son jugement vis-à-vis du comportement des personnages", souligne le professeur. Cela est d’autant plus vrai que ces histoires finissent bien en général, ajoute-t-il. "Elles comportent des dangers, mais aussi des moyens de s’en sortir. Elles amènent une résolution."

Pour une expérience positive

Il est important de lire ces contes dans un contexte chaleureux et d’accompagner l’enfant pendant la lecture ou après. Par exemple, les parents peuvent poser des questions à leur enfant sur l’histoire, sur les actions posées par les personnages et sur les émotions suscitées par la lecture, comme : "Pourquoi penses-tu que le père a agi comme ça?", "Qu’aurais-tu fait à sa place?", "Est-ce que ça te fait peur?", "Est-ce que ça te rend heureux?", "Penses-tu que c’est une bonne solution?" Ses réponses permettent de voir ce qu’il a compris.

Pour que la lecture du conte soit positive pour l’enfant, le livre doit être adapté à ses champs d’intérêt et à sa maturité. Pour déterminer si un conte est approprié pour leur

.../...

.../...

enfant, les parents doivent le lire avant et ne pas seulement se fier à son âge. "C'est une question de dosage et de voir ce qui convient à l'enfant, car chacun a ses particularités au sein même de son groupe d'âge", souligne François Bowen.

Le professeur rappelle d'ailleurs qu'il existe souvent différentes versions des contes traditionnels parmi lesquelles les parents peuvent choisir, quitte à mettre de côté certains éléments. "Le plus bel exemple est *Le petit chaperon rouge*. On n'est pas obligé d'ouvrir le ventre du loup ou que celui-ci dévore la grand-mère pour que le récit soit intéressant."

Des références présentes partout

Il est difficile d'échapper aux contes classiques. En effet, leurs références sont partout : dans les films, la publicité et les livres, rappelle Rachel Deroy-Ringuette, auteure jeunesse et professeure au Département des sciences de l'éducation de l'Université du Québec à Trois-Rivières.

Connaître les contes traditionnels permet aux enfants de reconnaître les codes (ex. : le fameux "il était une fois") et les clichés associés à ce genre littéraire, et ainsi de mieux comprendre les livres et le monde qui les entoure, estime la professeure.

Déjouer les stéréotypes

Plusieurs contes présentent des clichés sexistes qui peuvent préoccuper les parents, comme dans *La belle au bois dormant* ou *Blanche-Neige*. Dans ces histoires, le prince, présenté comme courageux, sauve la princesse qui, elle, démontre de la peur et tient un rôle passif.

"Dans ces contes, les personnages sont généralement très stéréotypés. Ils vont avoir un ensemble de caractéristiques et d'attributs physiques qui vont venir renforcer certaines représentations de genre", explique Isabelle Plante, professeure au Département de didactique de l'Université du Québec à Montréal et titulaire de la chaire de recherche du Canada sur les différences de genre à l'école.

Pour briser ces clichés, les parents peuvent discuter avec leur enfant pour remettre l'histoire dans son contexte. "Il est possible d'expliquer de manière simple aux jeunes enfants que les valeurs et les comportements décrits dans l'histoire ont changé au fil du temps", signale Rachel Deroy-Ringuette. Elle ajoute que lire des contes qui détournent les codes des contes classiques ou des livres montrant des personnages non stéréotypés est une autre manière de sortir des clichés des contes traditionnels.

Pendant la lecture, les parents peuvent aussi poser des questions à leur enfant pour l'aider à distinguer ses goûts des normes sociales, souligne Isabelle Plante. Ils peuvent par exemple dire : "Dans cette histoire, les filles sont souvent présentées comme ceci et les garçons comme cela. Quelle est ta préférence à toi? "

L'objectif n'est pas de pousser les garçons à aimer les fées ou les filles à aimer les dragons. "L'idée est que les enfants sentent qu'ils ont le droit d'aimer ce qu'ils veulent", résume-t-elle.

Ces précautions ne doivent toutefois pas faire perdre de vue un objectif essentiel de la lecture : le plaisir qu'a l'enfant à lire une histoire avec son parent, prévient François Bowen. "Il ne faut surtout pas donner un cours, le cadre doit rester ludique", précise-t-il.

Même s'il y a des avantages à lire des contes traditionnels, l'important est de diversifier les lectures proposées aux enfants, soulignent les trois experts. Cela permet aux enfants de prendre conscience de la diversité des modèles sociaux, mais aussi de la richesse des styles et des formats que l'on trouve dans la littérature jeunesse d'hier et d'aujourd'hui.

par Perrine Larsimont
(Équipe Naître et grandir – lundi 29 avril 2024)

<https://naitreetgrandir.com>

.../...

.../...

Princesses, loups, #MeToo ... Faut-il réhabiliter les contes de fées ?

Jugés dépassés, sexistes, ces récits n'ont plus la cote au XXI^e siècle. Pourtant, une jeune génération d'auteurs, comme Jennifer Tamas et Flore Vesco, souhaite repenser ces histoires, bien plus complexes qu'elles en ont l'air.

Un prince embrasse une princesse endormie sans son contentement, une femme ne peut s'en sortir que parce qu'elle est sauvée par un homme, une épouse curieuse découvre que son mari est l'auteur de féminicides... Après avoir été édulcorés ou complètement essorés par la *pop culture*, le temps est-il venu de tourner le dos à des contes aux scénarios devenus intolérables ? L'ère post-#MeToo doit-elle faire fi de ces histoires misogynes et violentes perpétuées au fil des siècles ? Jennifer Tamas pose la question sans détour en intitulant un court et vivifiant essai - tout juste publié dans une collection conçue pour être lisible dès 15 ans -, *Faut-il en finir avec les contes de fées ?* Flore Vesco, quant à elle, propose ces jours-ci avec son roman pour adolescents *De délicieux enfants*, un facétieux et très contemporain Petit Poucet.

Que l'on se rassure, l'universitaire Jennifer Tamas, qui porte haut son féminisme, n'est pas à court d'arguments pour enfile sa cape d'ardente avocate de ce genre littéraire. Spécialiste de la littérature française du XVII^e siècle, elle s'est retrouvée un peu obligée de mener une entreprise de séduction face à ses étudiants du New Jersey, bien peu attirés par des textes français dans lesquels ils percevaient avant tout la culture du viol ou celle de la galanterie. "Je suis sensible à cette colère et j'entends cette volonté que l'université leur permette de résoudre les problèmes d'aujourd'hui sur les questions coloniales, identitaires, de pouvoir... Mais il y a des malentendus, des simplifications, de l'ignorance. Je suis féministe mais mon but n'est pas de brandir mon étendard, plutôt de construire un discours scientifique cohérent, où je les invite à avoir de nouveaux outils sur une littérature qu'ils croient connaître", résume celle qui a d'abord cherché comment partager son savoir et réhabiliter les contes dont elle voulait leur parler. Partir de la pop culture, d'un terrain commun, et remonter vers le texte d'origine s'est vite imposé pour aboutir à "ce que très fréquemment mes étudiants concluent par eux-mêmes de la grande modernité des textes les plus anciens" !

Image sexuelle évidente

Cette forme d'intemporalité est aussi ce qui attire Flore Vesco, qui a déjà joué avec des contes (*Le Joueur de flûte d'Hamelin* et *La Princesse au petit pois* par exemple) dans de précédents ouvrages. "En apprenant ce nouveau projet autour du *Petit Poucet*, j'étais aussi excitée qu'inquiète tant ce conte est cruel", se souvient Véronique Girard, son éditrice à l'école des loisirs. En revanche, ni l'une ni l'autre ne mettent en doute l'attrait du conte auprès de lecteurs adolescents. "Flore Vesco est en phase avec eux car elle parle du monde d'aujourd'hui quel que soit son lien avec le conte", avance l'éditrice. Pour la romancière, "la démarche ne consiste absolument pas à moderniser une histoire que je jugerais archaïque "mais" d'être poreuse aux problématiques de notre époque en me penchant sur un conte qui par sa nature même est voué à la réécriture". L'exercice s'appuie, entre autres, sur tout ce qui est sous-jacent, cette partie invisible que tout conte possède, pour y piocher une résonance avec un questionnement actuel. Ainsi dans *De délicieux enfants*, le texte se fait charnel, organique, sensuel. "C'est chez Perrault ! brandit la jeune femme. Lisez le court paragraphe consacré aux ogresses : "Sucer le sang des petits enfants", l'image sexuelle est là, évidente. Mon idée n'est pas de donner artificiellement à mes héroïnes [les ogresses] une position plus combattante mais d'aller chercher ce qui est implicite sur leur rapport au plaisir, au corps, à l'autre, sur leur entrée dans la sexualité. "

Pour Gaël Aymon, autre romancier coupable de quelques textes destinés aux adolescents fortement inspirés par le conte (*Une nuit de mon enfance, L'Apprenti-conteur*), c'est aussi parce que "ce genre venu de l'oralité est incroyablement simple et

.../...

.../...

riche que l'on peut lui faire dire ce que l'on veut. On peut décider que c'est ultra sexiste et piégé dans des sociétés qui sont loin de nous, mais on peut aussi lui faire dire le contraire !" Jennifer Tamas se plaît quant à elle à raconter combien ses étudiants sondent la modernité d'un texte ancien et caméléon à l'aune de leurs préoccupations. "L'une s'est appuyée sur *Barbe-Bleue* pour se demander pourquoi les filles s'éprennent des bad boys tandis que d'autres ont travaillé sur le regret maternel à partir du *Petit Poucet* de Madame d'Aulnoy : le père pleure et la mère veut se débarrasser des enfants."

Inviter à lire des versions différentes, dont certaines moins identifiées, est aussi l'un des axes d'étude de cette professeure. L'entreprise vise à pointer du doigt celles que les siècles ont davantage transmises. "Il y a objectivement des versions meilleures que d'autres, moins misogynes, plus modernes." détaille Jennifer Tamas. "Il faut avoir en tête qu'au XVII^e siècle des femmes écrivent des contes de fées pour repenser le consentement sexuel, interroger la liberté ou l'agentivité [la capacité d'agir] féminine. C'est un combat féministe avant la lettre. Elles écrivent pour ça, elles conçoivent le mariage comme un esclavage, la nuit de noces comme un viol... Madame d'Aulnoy et les autres ont une plateforme pour se faire entendre : les salons. Elles sont lues et leurs textes circulent."

Mais aujourd'hui, à moins de se lancer dans des études littéraires, leurs versions restent infiniment moins connues que celles de Perrault ou autres, et peu nombreux sont celles et ceux qui citeront *Finette Cendron*, de Madame d'Aulnoy." Pourtant, jusqu'au XVIII^e siècle, ces contes de femmes sont autant répertoriés que ceux des hommes. C'est au XIX^e que des intellectuels expurgent les anthologies, trient ceux qui passeront à la postérité et ceux qui seront oubliés. Ajoutons à cela que d'autres femmes se sont en plus réapproprié des contes pour les christianiser et en faire des histoires morales destinées aux enfants ! Elles en ont effacé la portée subversive et sexuelle. L'un des exemples les plus connus est celui de *La Belle et la Bête* : la version de Madame Leprince de Beaumont [publiée en 1757] et sa morale sur la beauté intérieure a pris le pas sur celle de Madame de Villeneuve [publiée en 1740] et sa morale, plus complexe, sur la question du consentement sexuel au sein de la société. "

Cependant la résonance actuelle du conte ne tient pas non plus seulement au choix de version. Bernadette Bricout, chercheuse et professeure émérite de littérature orale de l'université de Paris, écrit dans *La Clé des contes*, "parce que les contes nous proposent des personnages sans épaisseur, aussi plats que le sont les figures du jeu de cartes ou celles du théâtre d'ombres, nous croyons les connaître [...]. Comme ces êtres dont la présence quotidienne a émoussé le relief, ils n'ont plus le pouvoir d'alerte. [...] Illusoire clarté. Ces silhouettes, stylisées par des siècles de transmissions orales, ont la même simplicité que les figures de vitrail. Chacune d'entre elles est une énigme qui voudrait être décryptée. Car en chacune d'elles, même la plus ténue, s'écrit l'histoire du monde ". Elle rappelle ainsi le mystère et la force de cette matière si vivante, si profonde. Si aujourd'hui des auteurs continuent de s'en emparer pour en faire des romans pour adolescents, c'est aussi pour cette raison.

Jean-Claude Mourlevat a publié *L'Enfant Océan* il y a plus de vingt ans. Cette adaptation du *Petit Poucet* est devenue un *best-seller* souvent étudié au collège. Pour lui, il est évident que certains propos écrits dans des contes "hérissent le poil aujourd'hui "mais qu'ils" traitent de choses qui nous constituent : la peur d'être abandonné, d'être mangé, d'être livré aux bêtes sauvages, le pouvoir, la jalousie, l'argent, la possession, l'amour, la paternité, la maternité..." Comme le musicien s'empare d'une partition, un auteur s'empare de ces motifs littéraires. "Les contes ne proposent pas de messages didactiques mais une parole qui parle à l'inconscient de chacun", résume quant à lui Gaël Aymon. Un peu comme si cette force mystérieuse permettait une porosité aux questionnements de chaque époque... Mourlevat avoue n'être "pas extrêmement à l'aise pour traiter les sujets de société, mais adorer le petit pas de côté réalisé en s'inspirant des contes. Il permet de se démarquer un petit peu de l'actualité et de la modernité des choses, tout en en parlant tout de même d'une façon comme transposée".

.../...

.../...

Gaël Aymon s'amuse à y puiser des analogies avec notre présent : "Dans *Blanche-Neige*, le miroir de la méchante reine n'est-il pas une image parfaite du téléphone portable avec *selfie* et filtre magique pour avoir un visage éternellement réjouissant ?" Quant aux problématiques actuelles de l'homme face au vivant, "il suffit de voir combien, dans les contes, humains et animaux dialoguent, s'aident et se comprennent pour trouver aussi des réponses", ajoute Jennifer Tamas. "Dans une classe ou un groupe, les contes sont une invitation à la réflexion, ils permettent d'établir un terrain culturel commun quand il devient parfois difficile d'en trouver un. Ils font voler en éclats les frontières entre culture populaire et culture élitiste, abrogent les frontières, questionnent les contradictions et nous rappellent que nous sommes tous des êtres humains, que nous avons tous les mêmes peurs. Les contes sont une leçon de relativisme et de vivre ensemble", conclut celle dont la foi en leur puissance est inébranlable.

. *Faut-il en finir avec les contes de fées ?*, de Jennifer Tamas, La Martinière, 2024

. *De délicieux enfants*, de Flore Vesco, école des loisirs, 2024

. *La clé des contes*, de Bernadette Bricout, Le Seuil, 2005

par Raphaële Botte

(Télérama – jeudi 23 mai 2024)

<https://www.telerama.fr>

Vers une réhabilitation des contes de fées ?

*Attendre le Prince charmant, tout en faisant la vaisselle,
pour finir réveillée par le baiser d'un inconnu n'est plus un programme qui fait rêver.
Pour autant Faut-il en finir avec les contes de fées ? se demande Jennifer Tamas,
professeuse de littérature française de l'Ancien Régime aux États-Unis,
et autrice notamment d'Au NON des Femmes.*

Le savoureux petit fascicule est publié aux éditions de La Martinière, dans la collection ALT. Ces "courts essais engagés et percutants" prioritairement destinés aux 15-25 ans proposent en une heure de lecture, tête-à-tête avec un·e auteurice, de se forger une opinion documentée sur un sujet précis : le devoir de s'informer, la défense de la cause animale, le pouvoir des algorithmes, les enjeux du féminisme...

Les luttes féministes justement nous ont appris à nous méfier des Cendrillon, Blanche-Neige, Petit Chaperon rouge et autres héroïnes soumises, "prototypes des vertus domestiques" ou "du sous-développement de la conscience" pour reprendre les mots d'Elena Gianini Belotti dans *Du Côté des petites filles*. Elles ont mis à jour leur pouvoir de suggestion et leur rôle depuis des générations, dans la fabrique des petites filles, et la diffusion des stéréotypes de genre. Le chapitre semblait clos, la cause entendue, la condamnation sans appel.

Sans occulter cette part obscure des contes de fées, qui prive les femmes de leur consentement, et les soumet le plus souvent à l'obéissance, voire à la violence conjugale, Jennifer Tamas propose toutefois de chausser de nouvelles lunettes de lecture pour opérer un double pas de côté.

Premier pas de côté : interroger le sens de ces récits, qu'on a trop souvent verrouillés, figés alors qu'ils sont souvent plus malléables et polysémiques qu'ils n'en ont l'air, et peut-être moins hostiles aux femmes qu'on ne le pense pour certains d'entre eux ; ou parfois simplement les relire pour se rendre compte que si c'est un baiser non consenti qui réveille, en 1959, la Belle au bois dormant chez Walt Disney, chez Perrault, en 1697, "le Prince ne la touche même pas et se contente de s'agenouiller à son chevet dans un signe de respect".

.../...

.../...

Second pas de côté : avoir la curiosité de lire d'autres contes que ceux que l'hégémonie du patrimoine masculin a légués, pour découvrir les richesses de la "production littéraire des femmes [qui] au XVIIe siècle se sont spécialisées dans l'écriture des contes de fées", mais ont été cancellisées et oubliées. On découvre alors des héroïnes fort différentes, en voie d'émancipation, comme en 1698 la *Finette Cendron* de Marie-Catherine D'Aulnoy, puissante incarnation d'une Cendrillon-Petite Poucette "caractérisée par son intelligence et son pouvoir d'action", ou qui apprennent à dire "Non" comme la Belle de Marie-Gabrielle de Villeneuve, autrice en 1740 de la première version littéraire de *La Belle et la Bête*. On découvre aussi qu'une autrice célèbre du Grand Siècle comme Henriette-Julie de Murat, reprochait déjà aux hommes de mettre en scène des fées seulement bonnes à "balayer la maison, mettre le pot-au-feu, faire la lessive, remuer et endormir les enfants"

Alors méfions-nous des contes de fées lorsqu'ils sont instrumentalisés au profit d'une socialisation genrée, mais ne nous privons pas pour autant d'une matière qui permet, par son langage symbolique et sa richesse polysémique, d'interroger des questions universelles et atemporelles, d'éclairer le présent, et de créer de la sororité.

par Claire Berest

(Le Café pédagogique – lundi 27 mai 2024)

<https://www.cafepedagogique.net>